

L'expérience subjective de la « nature » : réflexions méthodologiques

Jean-Michel Le Bot

Sociologue, CIAPHS (ex-LAS-LARES) EA 2241¹, Université Rennes 2, 35000 Rennes, France

Cet article propose un rapprochement étonnant et original : le rapport à la douleur et le rapport à la nature chez des citoyens. Ce que ces derniers disent de la « nature ordinaire » est en apparence assez pauvre. Mais comme dans le cas de la douleur, ils en parlent malgré tout, et ce qu'ils disent, selon l'auteur, n'est pas sans enseignement sur le rapport des humains à la nature. Après avoir réservé à l'espèce humaine le fait de penser et d'avoir une âme, la recherche a apporté deux types de connaissances pour éclairer le mystère de la différence entre les hommes et les autres espèces : d'une part des molécules universelles mais aux édifices originaux, d'autre part l'intégration de l'homme dans l'histoire évolutive des êtres vivants. Mais, estime l'auteur, une part de mystère demeure dans le monde moderne. C'est en cela que le rapport à la nature renvoie au rapport à la douleur car la représentation qu'en ont les citoyens est tout aussi ambiguë. Il propose que la douleur soit intégrée, comme l'homme, dans la nature ordinaire, et qu'un dialogue sur les objectifs à élucider et sur la méthode d'approche s'engage entre cliniciens et sociologues.

La Rédaction

Mots-clés :
ville ; biodiversité ;
anthropologie ;
entretien
semi-directif ;
espaces urbains

Résumé – Il n'est pas si facile que cela de faire parler des citoyens actuels au sujet de leur relation aux habitats et aux espèces présents dans leur environnement. Bien qu'ils disent se plaire au contact de ce qu'ils appellent la « nature » beaucoup d'enquêtés n'ont pas grand-chose de plus à en dire. Il y a là quelque chose de comparable à ce qui se passe dans le domaine de la douleur. « J'ai mal » : voilà parfois tout ce que pourront dire les patients souffrant de douleurs chroniques. À partir de ce constat d'une expérience dans les deux cas difficilement dicible, le présent article cherche à tirer quelques enseignements à la fois méthodologiques et phénoménologiques de la façon dont cette relation se dit malgré tout. Il nous a semblé en effet qu'une réflexion engagée par des cliniciens sur la description de leur douleur par des patients pouvait bénéficier également aux sociologues, ethnologues et anthropologues qui s'intéressent à la façon dont des citoyens décrivent leur rapport au vivant.

Keywords:
city; biodiversity;
anthropology;
semi-structured
interviews;
urban spaces

Abstract – **The subjective experience of "Nature": methodological considerations.** Getting city dwellers to speak about their relation with "nature" is in our experience not that easy. When asked to elaborate on that topic during semi-structured interviews conducted in public urban green spaces in three cities in the West of France (Angers, Nantes and Rennes), many interviewees had little to say. However strange this may seem, we believe this may compare with what is observed in the domain of chronic pain. In some instances of chronic pain, for example, the pain is so strong that the patient is unable to say anything other than "It hurts" or "I feel pain". Pain which, like nature, is a biological process, often seems inexpressible. In both cases – subjective experience of "nature", subjective experience of pain – feelings are difficult to verbalize. But we also observed that, when encouraged to so, people try to overcome the inexpressible part of these experiences and attempt to verbalize them. The present paper seeks to draw some methodological and phenomenological lessons from such attempts to overcome the inexpressible in these experiences. We show that the analysis of descriptions by patients of their pain undertaken by two colleagues can help sociologists, ethnologists and anthropologists to differentiate various factors involved in the descriptions by people of their subjective experiences of "nature".

Auteur correspondant : jean-michel.lebot@univ-rennes2.fr

¹ Le CIAPHS présente la particularité d'associer des sociologues, des psychologues cliniciens et des chercheurs en sciences du langage.

Il n'est pas si facile que cela de faire parler des citoyens d'aujourd'hui au sujet de leur connaissance et de leur expérience des espèces et des habitats² présents dans leur environnement (qu'il soit urbain, suburbain ou rural³). Interrogés à ce sujet dans des parcs et jardins de trois grandes villes de l'ouest de la France beaucoup d'enquêtés n'ont pas grand-chose à dire (même si l'abondance du propos est variable selon les cas). Si elles sont présentes dans ces espaces et si nous avons pu les y interroger, c'est le plus souvent parce que ces personnes s'y plaisent, au contact de ce qu'elles appellent volontiers la « nature ». Mais leur expérience agréable de cette « nature » semble s'imposer comme une évidence, difficilement dicible. Il y a là quelque chose de comparable à ce qui se passe dans le domaine de la douleur. En effet, expérience biologique subjective, la douleur également apparaît difficilement dicible. « J'ai mal » : voilà parfois tout ce que pourront dire les patients souffrant de douleurs chroniques. Or la description par les patients des douleurs qu'ils ressentent est un élément de diagnostic très important pour les soignants. C'est le constat qui a conduit l'un de nos collègues cliniciens à s'associer à un médecin spécialiste de l'évaluation du traitement de la douleur pour examiner la façon dont des patients douloureux non seulement parviennent à dire quand même leur douleur, mais s'efforcent également d'en prendre le contrôle, d'entrer en relation avec elle et de la supporter (Guyard et Cahagne, 2006). Il peut paraître surprenant de vouloir comparer la relation à la « nature » avec l'expérience de la douleur, ne serait-ce que parce que la première, aux dires des enquêtés eux-mêmes, est le plus souvent plaisante alors que la seconde, parce que douloureuse justement, est particulièrement déplaisante. Il nous semble pourtant y avoir quelques enseignements à la fois méthodologiques et phénoménologiques à tirer de cette comparaison. D'abord parce qu'il s'agit dans les deux cas de l'expérience subjective de quelque chose de biologique (le vivant en nous dans le cas de la douleur, le vivant extérieur à nous dans le cas des espèces et habitats). Ensuite parce qu'il s'agit dans les deux cas d'une expérience difficilement dicible, alors que les méthodes les plus courantes de la sociologie (entretiens, *focus groups*, questionnaires) passent par la verbalisation. Il nous a donc semblé qu'une réflexion engagée sur les médiations par lesquelles des patients construisent leur relation à la douleur pouvait bénéficier également aux sociologues, ethnologues et anthropologues qui s'intéressent à la façon dont les humains construisent leur relation aux espèces et

aux habitats, voire plus largement aux existants humains ou non humains (Descola, 2005).

De la même manière que nos collègues se sont intéressés à l'expérience « profane » de la douleur, par opposition à la connaissance savante qui en est construite par les médecins, nous nous intéresserons ici à l'expérience « profane » que des non-spécialistes peuvent avoir de leur environnement. Notre propos n'est donc pas celui d'une sociologie des sciences qui pourrait s'intéresser plus précisément au travail des biologistes et des écologues pour définir ce que sont les habitats et les espèces. Le point de départ de notre réflexion a été une enquête par entretiens semi-directifs, réalisée auprès d'usagers de parcs et jardins à Angers, Nantes et Rennes⁴. Mais nous avons également utilisé pour le présent article des matériaux tirés d'enquêtes que nous avons réalisées antérieurement (Le Bot et Sauvage, 2011 ; Sauvage et Le Bot, 2007) et nous avons élargi la collecte à d'autres témoignages sociologiques et même littéraires. Le type d'environnement concerné par nos enquêtes est celui d'habitats (parcs urbains et grands jardins) où la présence végétale est très nette, par comparaison notamment avec les espaces bâtis avoisinants, habitats qui entrent dans le groupe des terres agricoles et paysages artificiels de la nomenclature Corine Biotopes. Il peut être commode à leur sujet de parler d'« espaces à caractère naturel » (plus loin ECN) ainsi que le fait P. Clergeau (2007), bien que ces espaces n'aient sans doute plus grand-chose de « naturel » (au sens de sauvage et spontané). Sans nous engager dans une longue discussion sur ce dernier point, nous remarquons cependant que les personnes interrogées parlent volontiers de « nature » à propos de ces espaces, en raison justement de la forte présence végétale, qui contraste avec le bâti. Le terme de « nature » est aussi celui qui permet le plus facilement la prise de contact, dans la réalisation des entretiens (des termes plus précis comme « biodiversité », « espèces », « habitats » sont trop peu connus et ne font pas nécessairement sens pour les personnes interrogées). C'est donc en référence à ce que disent ces dernières que nous avons pu parler dans le titre d'une expérience subjective de la « nature ». D'un point de vue théorique, notre référence est la même que celle utilisée par les auteurs de l'article précité sur l'expérience de la douleur : il s'agit de la théorie de la médiation, ou anthropologie clinique, qui s'est attachée, sur la base d'une expérience clinique à dégager les différents principes rationnels par lesquels l'être humain construit

² La notion d'habitat est entendue ici au sens écologique, celui de typologies telles que Corine Biotopes.

³ Pour une définition de ces notions, voir Clergeau (2007). Dans la plupart des villes, la limite exacte entre l'urbain, le suburbain et le rural (ou périurbain) est évidemment difficile à définir.

⁴ Dans le cadre d'une recherche qui a bénéficié d'un financement du PIRVE (appel à projets 2008 : quelle place pour les espaces boisés dans la construction des villes ?) et de l'ANR (appel à projets Villes durables, programme Trame verte urbaine 2009-2012). L'auteur tient à remercier plus particulièrement Françoise Philip qui a réalisé et transcrit ces entretiens dans le cadre de contrats post-doctoraux permis par ces financements.

sa relation au monde (Le Bot, 2010). Par une approche différentielle des pathologies, elle a été conduite à diffracter la raison humaine en quatre « plans » de médiation : celui de l'abstraction grammaticale (modèle du signe), celui de l'artifice technique (modèle de l'outil), celui de l'absence ethnique (modèle de la personne) et celui de l'abstinence éthique (modèle de la norme). Reprenant les quatre grandes parties de l'article sur la douleur, mais dans un ordre un peu différent, nous traiterons ainsi successivement de la façon dont l'environnement des parcs et jardins est conceptualisé, mais aussi fabriqué, personnalisé et intériorisé, ainsi qu'apprécié par ses usagers pour le plaisir qu'il procure.

Perception et conceptualisation

La technique de l'entretien, utilisée couramment en sociologie, mais aussi en médecine, même si c'est avec une finalité différente dans le cadre de l'entretien médical, recueille ce que les gens disent de ce qu'ils pensent, font, ressentent, éprouvent, etc. (Beaud *et al.*, 2008). Or dès que l'on parle de quelque chose, qu'il s'agisse de la douleur ou des composantes d'un environnement, ce quelque chose hérite des propriétés du langage. Comprendre ce qui se dit suppose donc de prêter attention à ce qui formalise le dire. Comme les déterminismes linguistiques sont nombreux et qu'il ne saurait être question ici de les prendre tous en considération, nous retiendrons seulement, à titre d'exemple, la question de la différenciation sémantique. Dans le cas de la douleur, telle patiente migraineuse décrit une douleur qui d'abord « serre partout » et ensuite « cogne d'un seul côté » (Guyard et Cahagne, 2006, p. 16). Elle utilise ainsi des mots ou des expressions différentes pour distinguer deux douleurs elles-mêmes localisées et ressenties différemment. On retrouve le même mode de fonctionnement dans la description des habitats et des espèces. Il est vrai que le vocabulaire écologique, zoologique ou botanique des citoyens que nous avons interrogés est généralement très pauvre⁵. Ces derniers distinguent bien moins de taxons que ne le feraient des naturalistes professionnels ou amateurs éclairés, bien moins de taxons également que ne le faisaient les Hanunóo (Conklin, 2007), les pêcheurs bretons (Berr, 1973 ; Le Berre et Le Dû, 2009) ou les informateurs de très nombreux autres peuples cités par C. Lévi-Strauss (1962). Nos enquêtes confirment ainsi ce que pouvait dire N. Blanc sur la faible connaissance du vivant végétal ou animal qu'ont la plupart des citoyens nés en milieu urbain et sur la pauvreté de leur lexique dans ce domaine (Blanc, 2000, p. 115). Mais ils n'en font

pas moins quelques distinctions attestées par des différences lexicales. Alors qu'ils sont invités à donner, à partir d'images en couleurs, les noms de différents taxons très communs dans la région de l'enquête, nous les voyons émettre des hypothèses en se fondant sur différents indices perceptifs :

[Image d'un chêne avec ses fruits] « C'est un noisetier. – Mais non, c'est un chêne. – Ah, oui, c'est un chêne, j'ai regardé trop vite » (H, 16 ans). « Les glands, mais je ne sais pas l'arbre » (F, 23 ans). [Image d'un if] « Ça ressemble à du pin, on dirait un conifère » (H, 22 ans). [Image de sureau] « Ce n'est pas des myrtilles ? Un truc comme ça ? C'est rouge... » (H, 16 ans). « Ça, ma mère, elle fait des confitures avec, c'est pas des morilles ? Ah bon, du sureau ? » (F, 42 ans).

Même si ces personnes ne donnent pas la « bonne » dénomination, il y a bien des distinctions et les réponses ne sont pas faites au hasard. Dans le dernier cas, il y a bien sûr la reconnaissance d'une utilité (faire des confitures). Mais il peut y avoir aussi un effet de dérivation phonologique (morille/myrtille), le sureau ayant très souvent été appelé « myrtille ». On peut supposer de même soit une dérivation phonologique (bruyère/fougère) soit un repérage du champ sémantique (plantes de la lande) quand la fougère est appelée « bruyère ». On retrouve ce repérage du champ sémantique quand le marronnier est appelé « châtaigner », la tourterelle « pigeon », le cyclamen « pivoine » ou « crocus ». Ainsi, bien que dans tous ces cas les enquêtés ne donnent pas la « bonne » appellation, leur réponse n'est pas dépourvue de pertinence sémantique. Mais ce qu'il faut surtout repérer, c'est que les locuteurs tirent parti de la polysémie des mots (de l'absence de coïncidence bijective entre les mots et les choses) pour tenter de désigner ce qu'ils ont perceptivement distingué. Cette désignation utilise un processus de synonymie : « pin » et « conifère » ne sont pas « if », mais ils peuvent en devenir, en situation, de quasi-synonymes. La recherche de précision et d'adéquation à la chose à dire se fait alors par reformulations successives : « Ça ressemble à des groseilles, mais c'est pas ça. » (H, 22 ans). La recherche de précision peut aussi recourir à la périphrase. C'est ainsi qu'une enquêtée reconnaît la tourterelle, mais la désigne comme « une mouette de terre » (F, 74 ans). En l'absence d'un autre lexème, cette dernière expression est devenue ici synonyme de « tourterelle ». Une autre personne ne donne pas le nom du laurier-palme, mais peut dire « c'est ce qu'il y a sur les haies de jardin » (F, 71 ans). Une autre encore reconnaît l'image des pissenlits, mais dit : « C'est des soucis. C'est une plante sauvage, mais je ne sais plus le nom » (F, 48 ans). Ailleurs, sans rien connaître de *Prunus serotina* comme tel, les promeneurs qui l'ont remarqué l'ont aussi désigné par une périphrase : « l'arbre qui est partout » ou « l'arbre qu'on trouve partout » (Dalla Bernardina, 2010, p. 84 ; Javelle *et al.*, 2006). S'il est permis de citer sa propre expérience, j'ai longtemps désigné d'une périphrase analogue (« la

⁵ Il varie toutefois en fonction de quelques facteurs sociaux parmi lesquels, et sans grande surprise, figurent l'origine rurale ou urbaine et le niveau de formation (Le Bot et Sauvage, 2011).

plante bizarre près du passage à niveau ») une plante qui m'avait intrigué, avant d'apprendre des années après qu'il s'agissait de la renouée du Japon (*Reynoutria japonica*). Ces quelques exemples suffisent à montrer que la pauvreté du vocabulaire ne signifie pas que tout est indistinct. Il peut y avoir perception et repérage de différences en l'absence de lexèmes permettant une désignation très précise, perception qui conduira éventuellement à rechercher des désignations plus appropriées : « Le 4, je dirais une fougère arborescente. Toutes me disent quelque chose, mais je ne sais pas le nom » (F, 33 ans). « On les connaît ces arbres parce qu'on les voit, mais on n'a pas de connaissance » (F, 25 ans). La pauvreté du vocabulaire ne signifie donc pas nécessairement que la perception ou que l'attention portée au vivant soient aussi pauvres⁶. Guyard et Cahagne (2006, p. 16) le relevaient également à propos de la douleur : le raisonnement verbal permet de produire des hypothèses de désignation des sensations douloureuses perçues ; mais ces dernières, en retour, permettent de trier entre différentes formulations possibles ; elles orientent la recherche des formulations les plus appropriées et amènent à enrichir ces dernières. Il s'établit ainsi une relation dialectique entre les distinctions perceptives (non verbales) et la désignation plus ou moins précise de ces distinctions. Comme dans le cas de la douleur, on peut en tirer une indication méthodologique : si l'on voit mal quelle technique d'enquête permettrait d'enregistrer directement les perceptions sans passer par la désignation, on ne doit pas s'arrêter à la pauvreté de cette dernière ; il faut au contraire encourager le processus dialectique de précision de ce qui est perçu, sans chercher nécessairement à ce que les descriptions qui en résultent correspondent aux dénominations savantes.

Équipement et contrôle technique

Confrontés à l'expérience clinique de la douleur, nos collègues ont également souligné les différents artifices techniques, depuis les « trucs » personnels jusqu'aux médicaments, par lesquels les patients essaient de diminuer le mal (Guyard et Cahagne, 2006, p. 18-19). Quand ils parlent de leur douleur, c'est aussi de cela qu'ils parlent. Cette dimension technique se retrouve dans le rapport à l'environnement. À cet égard, il faut de nouveau rappeler que nos terrains d'enquêtes ne sont pas des habitats sauvages et spontanés, mais des espaces

anthropiques. Les habitats y ont été fabriqués au fil du temps, par la mise en œuvre de différentes techniques agricoles ou horticoles. Certes, dans le cadre de la gestion différenciée des espaces verts par les services des villes, une part plus grande est laissée désormais, dans certains espaces choisis, à la spontanéité végétale (Menozzi, 2007). Mais cette spontanéité (relative) ne se distingue justement comme telle que par rapport à d'autres pratiques beaucoup plus interventionnistes, ainsi que par rapport aux espaces bâtis. Il s'agit dans tous les cas de « nature composée » ou « recomposée », au sens de Mathevet (2004), dans laquelle l'analyse technique se marque par l'alternance d'espaces bâtis et d'espaces verts, eux-mêmes distingués par différentes pratiques de gestion. Beaucoup de personnes interrogées tiennent d'ailleurs à cette alternance : « Ce qu'on risquerait, c'est que la ville de Rennes se transforme en parc. Il faut qu'il y ait une différence : un espace parc, un espace ville » (H, 16 ans). Dans cette « nature recomposée », l'utilisateur se laisse en général conduire par les dispositifs techniques prévus par les aménageurs : cheminements, aires de jeu, tables de pique-nique, bancs, qu'il souhaite souvent plus nombreux. Et son propre équipement technique vient ajouter une médiation supplémentaire. Certes, ce dernier est relativement sommaire : vêtements, chaussures, vélo⁷... Mais il n'en médiatise pas moins la perception que le promeneur peut avoir de l'environnement. C'est ainsi qu'un enquêté critique le matériau anciennement utilisé pour les allées d'un parc rennais : « Ils avaient mis des cailloux sur les allées et ça fait mal aux pieds quand on marche. Mais maintenant c'est mieux, ils ont mis du sable » (H, 45 ans). L'état de ces allées encouragera ou non la circulation des poussettes et l'absence d'aménagements *ad hoc* peut exclure complètement des personnes en fauteuil roulant. La vitesse du cavalier ou du vététiste, de son côté, fait que ces derniers ne voient pas ce que voit le piéton (Javelle *et al.*, 2006 ; Dalla Bernardina, 2010, p. 84). On peut rapprocher cela de ce que S. Chanvallon dit de la palme de plongée. Cette dernière permet bien sûr à l'homme de mieux évoluer dans l'espace subaquatique. Mais par une « modification de la propulsion », elle amène également « de nouvelles perceptions » (Chanvallon, 2009, p. 120). L'équipement technique conditionne ainsi les sensations ressenties au contact de l'environnement aussi bien que la connaissance de ce dernier. Il faut encore ajouter que l'équipement technique ne fait pas que médiatiser la sensation ou le contact

⁶ On peut apporter un argument clinique à l'appui de cette observation : les patients aphasiques, dont les capacités grammaticales sont détériorées et qui ne parviennent plus à désigner les objets, n'en sont pas moins capables de les distinguer d'un point de vue perceptif. Ils le disent parfois eux-mêmes : ils reconnaissent ce que c'est, mais ne parviennent pas à le dire (Laplane, 2000 ; Brackelaire *et al.*, 2006).

⁷ M. Mauss a souligné combien le port de chaussures modifie la position des pieds dans la marche et donc cette dernière elle-même (Mauss, 1950, p. 370). Mais le port des chaussures modifie aussi le contact avec le sol et donc les sensations transmises par la plante des pieds. C'est ce que nous dit une jeune fille qui vient dans un parc pour se détendre : « Je viens toujours en tongs, comme ça je marche pieds nus. Je sens l'herbe. J'aime la sensation, ça me chatouille » (F, 19 ans).

que le promeneur peut avoir avec son environnement. Comme les patients douloureux qui se font techniciens de leur propre médication, les promeneurs peuvent se faire techniciens de l'environnement, intervenant à leur mesure pour en prendre un certain contrôle. L'environnement devient alors réserve de nourriture ou de matériaux tandis que toutes sortes de bricolages sont utilisés pour le modifier (Dalla Bernardina, 2010, p. 85). Et c'est la référence à l'usage technique qui permettra éventuellement de désigner tel ou tel taxon : « Je n'ai pas de nom, mais mon père appelait ça du pétard. Vous enlevez la petite fleur, vous la pincez entre les deux pouces et ça claque » (H, 41 ans, à propos d'une digitale).

Personnification et réminiscences

Dans leur observation de l'expérience de la douleur, Guyard et Cahagne montrent aussi comment la douleur apparaît d'abord étrangère aux patients, qui se sentent « envahis », « modifiés », parfois même « dominés » par elle. Il s'agit alors de reconstruire une histoire qui intègre cette « figure étrangère et dévorante, qui ne laisse pas de répéter et persécute de son incessante torture » (Guyard et Cahagne, 2006, p. 16). Dans cette histoire, les patients sont d'abord « victimes » de la douleur, mais ils engagent également un « combat » à son encontre, dans lequel ils peuvent remporter des « victoires » aussi bien que subir des « défaites », dans lequel aussi ils peuvent être contraints de « pactiser », de passer une sorte de contrat. C'est dire que l'expérience de la douleur va rarement sans une personnification de cette dernière en tant qu'ennemi que l'on pourra tenter au moins d'apprivoiser à défaut de le vaincre. Cette personnification est également très fréquente dans le rapport à l'environnement, sans même qu'il soit nécessaire d'évoquer une quelconque « pensée sauvage » (Lévi-Strauss, 1962) ou une ontologie particulière, « animiste » ou « totémiste » (Descola, 2005). La personnification de certains existants non humains nous semble en effet faire partie de l'expérience la plus ordinaire, y compris dans les sociétés urbaines occidentales, où domine pourtant l'ontologie naturaliste (*ibid.*). S. Dalla Bernardina évoque ainsi une étude qui montre comment « les campagnols terrestres apparaissent comme de fins tacticiens » ou comment l'algue *Ulva armoricana* est perçue comme une présence, qui attend son heure (Dalla Bernardina, 2010, p. 67). Nous pouvons citer, allant dans le même sens, les propos de cette femme, dans notre enquête, au sujet de la pollution : « Elle est partout. Elle se déplace. Elle est aussi dans la campagne » (F, 60 ans). On déclarera « ennemies publiques » des espèces invasives, elles-mêmes personnifiées (comme le fait une brochure de l'Institut Klorane sur les plantes exotiques envahissantes). Le discours écologiste n'est sans doute pas étranger au maintien voire au renouveau de cette

personnification d'une « nature » active, qui parfois se venge. P. Sébillot, au début du XX^e siècle, rapportait que, pour les habitants de Tréguier, la mer pouvait punir ceux qui osaient la salir (Dalla Bernardina, 2010, p. 72). Plus d'un siècle après, une maître de conférences à l'IEP de Paris écrit dans une tribune du journal *Libération*, à propos de l'accident de la centrale nucléaire de Fukushima, que « le premier choc visuel, c'est l'irruption de la nature qui se déchaîne et peut-être se venge » (*Libération*, 1^{er} avril 2011). Mais la grande différence avec l'expérience de la douleur, dans laquelle cette dernière apparaît d'abord et avant tout comme un ennemi qui persécute sa victime et qu'il s'agit de combattre, est que, dans l'expérience que les citoyens interrogés ont des ECN, ces derniers ou certaines de leurs composantes apparaissent plus souvent comme des amis que comme des ennemis : « J'aime beaucoup les arbres [...]. Ça peut s'expliquer par mon histoire. [...] Je suis né dans la forêt des Ardennes. J'ai un attachement particulier aux espaces boisés. Il y en a qui ont besoin de la mer pour respirer, d'autres de la montagne, moi c'est dans la forêt que je respire. C'est avec les arbres que je me sens bien » (H, 57 ans). Un autre homme évoque « un besoin qu'on a en tant qu'êtres vivants. On ne peut se couper du milieu vivant autour de nous, de la terre qui nous a nourris ». Il parle encore de « la présence de l'eau et des arbres » : « Je cherche à en profiter au maximum. Quand on prend le temps d'y rester et de savourer, il y a d'autres choses qui apparaissent : des petits secrets, d'autres niveaux plus profonds de communication avec la nature et l'endroit qui peuvent se révéler. [...] Je suis amoureux de la nature depuis tout petit » (H, 36 ans). Sans manifester cet attachement intense, beaucoup viennent dans les parcs pour se « rapprocher de la nature » (F, 23 ans). « J'aime la verdure, dit encore cette femme, le silence, le calme. Je ne donne pas d'autres explications. J'aime la nature. Je me sens bien dans la nature. Ça me ressource. Ça me fait penser de façon plus positive » (F, 65 ans). Cette présence vécue de ce que les personnes interrogées elles-mêmes appellent la « nature » amène à relativiser le « grand partage » dont on a souvent fait l'une des caractéristiques de la culture occidentale (Descola, 2005). Que ce « grand partage » ait été théorisé par toute une pensée savante n'empêche pas que l'on puisse trouver de nombreux témoignages, au cœur même du monde occidental, et cela à différentes époques, d'une relation toute différente aux existants qui composent notre environnement. Notre hypothèse est qu'il n'y a là rien de spécifique à une pensée « sauvage » ou primitive, mais plutôt une conséquence du fait qu'en tant que personne, l'être humain a tendance à personnifier les non-humains (Le Bot, 2010). Il faut alors être attentif à la façon dont la personne ou le Soi des enquêtés, qui ne sont pas réductibles à des effets de langage⁸, entrent en relation avec ces autres non humains. Mais les entretiens montrent

⁸ Sur cette question, voir aussi Bloch (2009).

aussi que l'expérience d'une relation amicale avec la « nature » est très souvent liée à un contact précoce et que l'autre, ici, peut faire partie du Soi. Nombreuses en effet parmi les personnes interrogées sont celles qui cherchent à retrouver dans les parcs et jardins un environnement rural qu'elles ont connu dans leur enfance, plus ou moins éloignée dans le temps, mais qu'elles portent encore en elles : « Dans mon enfance, j'ai grandi près d'un étang et tout autour il y a la nature. Et ça me rappelle ça, tout l'ensemble, ça me rappelle mon enfance » (F, 65 ans). S'il est vrai que l'enfant est une dimension de la personne (Quentel, 1993), s'il est vrai que l'habitus est « une histoire incorporée faite nature », qui « confère un poids démesuré aux premières expériences » (Bourdieu, 1980), s'il est vrai encore que « le monde de la socialisation primaire est tellement plus incrusté dans la conscience que le monde intériorisé au cours de socialisations secondaires » (Berger et Luckmann, 2006), il n'est pas étonnant que les expériences, positives ou négatives, de l'environnement, plus ou moins urbain ou plus ou moins rural, que l'on a vécues étant enfant, conditionnent le rapport à ce même environnement que l'on aura une fois devenu adulte. Mieux, ces expériences de l'environnement de l'enfance, de même que les expériences du monde social de l'enfance, sont encore en nous, quand bien même nous pensons les avoir oubliées. Chacun est ainsi susceptible de porter en lui des paysages, des ciels, des odeurs, une ambiance sonore, qui peuvent réapparaître sous forme de réminiscences. C'est aussi ce qui rend possible une « recherche du temps perdu ». En effet, pour que cette dernière soit possible, pour que le temps puisse être retrouvé, il faut qu'il soit encore là en nous. Les expériences de réminiscence que la littérature a rendues célèbres supposent une mémoire qui, comme le montre la neuropsychologie clinique, s'efface dans certaines amnésies : le temps perdu est alors définitivement perdu et ne pourra être retrouvé⁹. Notre hypothèse, à partir de là, est que certaines affinités avec des paysages, des habitats ou des espèces s'expliquent par cette présence en nous de tout un environnement, héritée de la socialisation primaire et de la phase d'imprégnation dans l'enfance, qui peut se manifester dans ces expériences de réminiscence. La littérature nous en donnerait de nombreux exemples. Ce que l'on a appelé le « romantisme » de Chateaubriand ne doit-il pas beaucoup à l'expression de cette affinité de l'écrivain avec les campagnes de Bretagne que le gazouillement d'une grive sur une branche de bouleau,

⁹ Dans les troubles de la mémoire épisodique, les patients ont définitivement perdu une part de leur passé (Sacks, 1988). Inversement, une stimulation en un point précis du cortex amène des patients à vivre une réminiscence « proustienne » qui se prolonge (*ibid.*). La neuropsychologie renseigne ainsi sur ce qui conditionne l'« incorporation » de l'histoire, par laquelle Bourdieu définissait l'habitus. Sur ces traces psychiques et synaptiques, voir aussi Ansermet et Magistretti (2004).

bien des années après, lui fait retrouver¹⁰ ! Le mystère Frontenac, dans le roman de Mauriac, n'est-il pas fait pour une part d'une telle affinité entre les Frontenac et leurs terres, avec, au fil de la vie et des saisons, les odeurs de réséda des vignes en fleur, les chênes, le ruisseau aux écrevisses, les pluies d'orage, les guêpes attirées en été par les compotiers de pêches, le souffle des vents d'ouest dans la pinède... ? Mais en dehors de la littérature, P.-J. Simon souligne également une telle affinité dans sa tentative de définition de ce qui constitue l'identité ethnique. Il rappelle en effet que la question du territoire et de l'attachement à un territoire, à un lieu particulier du monde, est essentielle dans les questions d'ethnicité (Simon, 1979). Ainsi la bretonnité « ne se conçoit pas [...] sans référence et intense attachement à ce lieu du monde désigné comme la Bretagne et qui ne peut avoir d'équivalent » (*ibid.*). « Mais parler de territoire », ajoute-t-il, « ne suffit pas. Il faut bien voir qu'il s'agit de beaucoup plus que cela : d'un ciel, d'une lumière, d'un climat, de paysages profondément humanisés » (*ibid.*). Et il évoque les « témoignages de l'attachement des classes populaires à leur pays dans les nombreuses chansons de conscrits » du XIX^e siècle, témoignages qui – faut-il le préciser ? – ne se retrouvent pas seulement chez les Bretons à l'égard de la Bretagne, mais potentiellement chez tout être humain à l'égard de son pays d'origine. Il nous semble que l'on retrouve là l'expérience d'un « enracinement identitaire » dans le « génie du lieu », dont parle Descola (2005) à propos de l'ontologie totémiste.

Évaluer le plaisir et éviter le déplaisir

Contrairement à l'expérience de la douleur, faite de souffrance et de déplaisir, l'expérience de la « nature », telle que la décrivent nos enquêtés, est le plus souvent plaisante. Dans les deux cas, il s'agit toutefois d'affects et il convient également d'être attentif à ce qui se dit en entretien de ce point de vue. Même si cela ne se dit pas forcément aussi directement, la fréquentation des ECN est d'abord motivée par le plaisir que leurs usagers y trouvent. Mais le plaisir comme la souffrance s'évalue. Il comporte des degrés : certains plaisirs sont plus intenses que d'autres. S'intéresser au rapport aux habitats et aux espèces présents dans un environnement, c'est donc aussi s'intéresser au plaisir qu'ils procurent, ainsi qu'à la mesure de ce plaisir. La fréquentation des ECN apparaît ainsi comme un bien que l'on recherche en lui attachant plus ou moins d'importance, au prix de certains efforts ou de certaines précautions, pour éviter justement ce qui pourrait gâcher le plaisir. L'analyse des entretiens confirme d'abord que le plaisir d'accéder aux ECN est plus ou moins coûteux, en effort physique ou en temps de

¹⁰ *Mémoires d'outre-tombe*, livre II, chap. 9.

déplacement. Si nos enquêtés n'expriment pas ce coût en termes économiques, d'autant moins que nos terrains d'enquête sont des espaces publics en accès libre, ils sont sensibles à la proximité, qui facilite l'accès en réduisant le temps de déplacement. Ainsi, lorsqu'on leur demande pourquoi ils préfèrent le parc de Bréquigny à Rennes, deux lycéens répondent que « c'est juste que le Thabor, ça fait loin de chez nous parce qu'on y va à pied. Et quand il fait chaud, on fait les paresseux, on reste là ». Quand l'occasion du plaisir se présente, on la saisit. On « profite » du beau-temps (F, 25 ans) ou de la présence d'un parc à proximité de chez soi : « Ce parc, c'est que du bien-être. J'ai de la chance de travailler à proximité d'un petit parc comme ça. C'est une chance et j'en profite. C'est vrai que j'ai du mal à comprendre pourquoi les collègues n'en font pas autant » (F, 33 ans). On jouit du spectacle : « Les arbres sont superbes en ce moment. [...] Ils sont magnifiques, tout en fleurs. [...] En ce moment tout s'émerveille, se développe. Et il fait beau » (F, 60 ans). Le plaisir, c'est aussi évacuer l'anxiété, le « stress », « faire le vide », « décompresser », « prendre l'air », « se relaxer ». Après cela, on « travaille mieux », on « dort mieux », on est « plus zen ». Ces expressions reviennent très souvent dans les entretiens. La fréquentation des ECN semble permettre de relâcher une tension ressentie comme un déplaisir : l'expérience du plaisir et du bien-être apparaît ainsi conforme à sa définition freudienne comme relâchement d'une tension (Freud, 1987). Mais au-delà de ce mieux-être ou de ce plaisir immédiat, le bien recherché pourra être la santé : « Je marche une vingtaine de minutes, une demi-heure, c'est ce qui est recommandé pour la santé » (F, 33 ans), « Je fais juste le petit circuit. C'est juste pour me maintenir en forme » (F, 23 ans). Quelques précautions, plus ou moins importantes selon les cas, évitent alors que le plaisir ne finisse par tourner en déplaisir, que le bien ne devienne un mal. Ainsi une dame âgée (71 ans), souffrant d'une douleur à la hanche, vient moins souvent à pied dans un parc, ce qui lui demande 20 minutes depuis son domicile, dans les périodes où elle fait de la randonnée. Il s'agit de ne pas trop charger la barque : conserver le plaisir de marcher suppose de ne pas en faire trop à la fois. D'autres précautions relèvent plus de l'évitement. Les uns, qui recherchent le calme, évitent les lieux où l'on entend trop les voitures, ou ceux qui sont trop fréquentés, ou encore les jours ou heures de trop grande affluence. La foule ou le bruit risqueraient en effet de gâcher le plaisir : « Là-haut, il y a un espace complètement envahi par les mobylettes et ça gâche ce que j'apprécie ici : le silence » (H, 57 ans). D'autres (ou les mêmes) évitent (aussi) les lieux trop isolés, source d'inquiétude : « Il faudrait leur demander pourquoi ils ne viennent pas. Je pense que c'est d'une part le fait d'être seul. Ça inquiète. La peur éventuellement de se faire agresser » (F, 33 ans). On cherche également à éviter la pollution, telle cette femme qui récolte

des pissenlits pour les manger en salade, mais qui veille à ne pas les cueillir au bord des routes, car « il y a trop de pollution » (F, 60 ans). La variété, le contraste contribuent également au plaisir ressenti. Les promenades se font en fonction des « envies » et des « chemins qui se présentent » : « C'est agréable, ce n'est pas répétitif » (F, 45 ans). Cette dimension des affects et du plaisir n'est autre que celle des émotions qui, dans nos entretiens, sont avant tout plaisantes et que les différentes précautions prises visent justement à conserver comme telles. Mais cela revient à dire que ces émotions positives, en l'absence de précautions ou dans certaines circonstances difficilement maîtrisables, pourraient tourner en émotions négatives, synonymes de déplaisir. Nous rejoignons ici certaines observations de F. Terrasson (1988) qui voyait dans les émotions négatives (« la peur de la nature ») la cause des comportements destructeurs. De nombreux comportements, fréquents et facilement observables peuvent en effet venir étayer cette thèse : on écrase l'araignée, on donne un coup de pied dans les champignons ou dans la fourmilière, on tue la « vipère ». Pourtant, ce qui nous semble en cause ici est moins le caractère négatif ou positif comme tel des émotions que l'incapacité à contrôler ces dernières et les pulsions qu'elles déclenchent. Car le plaisir ressenti dans les ECN peut conduire à des comportements aussi destructeurs que la peur, pour peu qu'il ne soit pas contrôlé. Nous n'en avons pas trouvé d'exemples dans nos enquêtes, mais S. Dalla Bernardina évoque à juste titre ces moments où l'homme, chasseur ou pêcheur, se lâche dans une consommation pulsionnelle, le « principe de plaisir » l'emportant alors sur le « principe de réalité » (Dalla Bernardina, 2010, p. 71). Bref, ce qui peut rendre le comportement destructeur n'est pas tant l'émotion ou la pulsion comme telle, positive ou négative, que son manque de maîtrise éthique, celle-là même qui permet de légitimer et de mesurer, avec une certaine distance critique, les plaisirs comme les déplaisirs.

Conclusion

« Qui peut douter que le fonctionnement de la mémoire ou la conscience de Soi soient des phénomènes comportant une dimension psychologique ? » demande M. Bloch¹¹, qui ajoute aussitôt que, « lorsqu'elles viennent à en traiter, les sciences sociales ne sauraient donc faire comme si les sciences cognitives n'existaient pas »

¹¹ La mémoire autobiographique suppose la mémoire épisodique, bien identifiée par la neuropsychologie clinique, qui n'est pas spécifique à l'homme, et qui permet les réminiscences dont nous avons parlé. Elle dépend également de la mémoire sémantique (Warrington, 1975) qui permet l'inscription dans l'histoire.

(Bloch, 2009). De la même manière, qui peut douter que la sensation, la perception ou la représentation soient des phénomènes qui présentent une dimension psychologique et, dans le dernier cas au moins, linguistique ? Quand elles s'intéressent à la perception ou aux représentations de l'environnement, l'anthropologie sociale et la sociologie ne sauraient donc faire comme si la psychologie, et plus particulièrement la neuropsychologie clinique, et la linguistique n'existaient pas. C'est pourquoi, nous inspirant d'une recherche en anthropologie clinique sur l'expérience de la douleur, nous avons voulu montrer que le rapport aux habitats et aux espèces qui composent ces environnements que sont les ECN, et au-delà le rapport à l'environnement tout court, est aussi complexe que le rapport à la douleur. Les matériaux empiriques que nous avons pu mobiliser, tirés de nos propres enquêtes ou des travaux d'autres chercheurs en sociologie ou anthropologie de l'environnement, permettent d'étayer l'hypothèse selon laquelle on retrouve dans le rapport à l'environnement les mêmes médiations que celles observées dans le rapport à la douleur par nos collègues cliniciens. Il y a là un enseignement méthodologique intéressant qui plaide pour une plus grande collaboration interdisciplinaire, dans les recherches en sciences humaines et sociales sur l'environnement, entre l'anthropologie sociale et culturelle d'une part, familière des enquêtes de terrain, et l'anthropologie clinique de l'autre. Il ne s'agit pas de forcer le propos des enquêtes ; il s'agit plutôt d'accorder une attention plus fine à ce qui se dit, se fait, se vit et s'éprouve, même quand l'expérience, encore une fois, ne semble guère dicible.

Références

- Ansermet, F., Magistretti, P., 2004. *À chacun son cerveau : plasticité neuronale et inconscient*, Paris, Odile Jacob.
- Beaud, L., Cahagne, V., Guyard, H., 2008. Alors ? Comment allez-vous ? Entrée en matière dans une consultation médicale, *Langage et Société*, 126, 4, 57-74.
- Berger, P., Luckmann, T., 2006. *La Construction sociale de la réalité*, Paris, Armand Colin.
- Berr, A.G., 1973. *Ichthyonymie bretonne*. Thèse de doctorat, Université de Bretagne occidentale, Brest.
- Blanc, N., 2000. *Les Animaux et la Ville*, Paris, Odile Jacob.
- Bloch, M., 2009. La mémoire autobiographique et le Soi. Pour une alliance entre sciences sociales et sciences cognitives, *Terrain*, 52, 50-63.
- Bourdieu, P., 1980. *Le Sens pratique*, Paris, Minuit.
- Brackelaire, J.-L., Duval, A., Giot, J., Le Gac, C., Meurant, L., 2006. *Les mots se regardent : initiation à un questionnement clinique sur le langage en sciences de l'homme*, Namur, Presses Universitaires de Namur.
- Chanvallon, S., 2009. *Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime*. Thèse de doctorat en sociologie, Université de Haute-Bretagne, Rennes.
- Clergeau, P., 2007. *Une écologie du paysage urbain*, Rennes, Apogée.
- Conklin, H. C., 2007. *Fine Description: Ethnographic and Linguistic Essays*, New Haven, Yale Southeast Asia Studies.
- Dalla Bernardina, S., 2010. Les invasions biologiques sous le regard des sciences de l'homme, in Barbault, R., Atramentowicz, M. (Ed.), *Les Invasions biologiques, une question de natures et de sociétés*, Paris, Quae, 65-108.
- Descola, P., 2005. *Par-delà nature et culture*, Paris, Gallimard.
- Freud, S., 1987. *Trois essais sur la théorie sexuelle*, Paris, Gallimard.
- Guyard, H., Cahagne, V., 2006. Descriptions de la douleur quatre fois contraintes, *Douleur et Analgésie*, 19, 1-2, 13-20.
- Javelle, A., Kalaora, B., Decocq, G., 2006. Les aspects sociaux d'une invasion biologique en forêt domaniale de Compiègne : la construction sociale de *Prunus serotina*, *Natures Sciences Sociétés*, 14, 3, 278-285.
- Laplane, D., 2000. *La Pensée d'outre-mots : la pensée sans langage et la relation pensée-langage*, Paris, Sanofi-Synthélabo.
- Le Berre, I., Le Dù, J., 2009. *Ichthyonymie bretonne*, DVD, Brest, Université de Bretagne occidentale.
- Le Bot, J.-M., 2010. *Le Lien social et la Personne : pour une sociologie clinique*, Rennes, PUR.
- Le Bot, J.-M., Sauvage, A., 2011. Les habitants et la biodiversité, in Clergeau, P. (Ed.), *Ville et biodiversité : les enseignements d'une recherche pluridisciplinaire*, Rennes, PUR, 67-103.
- Lévi-Strauss, C., 1962. *La Pensée sauvage*, Paris, Plon.
- Mathevet, R., 2004. *Camargue incertaine : sciences, usages et natures*, Paris, Buchet-Chastel.
- Mauss, M., 1950. Les techniques du corps, in Mauss, M., *Sociologie et anthropologie*, Paris, PUF, 365-386.
- Menozi, M.-J., 2007. « Mauvaises herbes », qualité de l'eau et entretien des espaces, *Natures Sciences Sociétés*, 15, 2, 144-153.
- Quentel, J.-C., 1993. *L'Enfant : problèmes de genèse et d'histoire*, Bruxelles, De Boeck.
- Sacks, O., 1988. *L'homme qui prenait sa femme pour un chapeau*, Paris, Seuil.
- Sauvage, A., Le Bot, J.-M., 2007. *Analyse des critères de vulnérabilité de la biodiversité d'espaces anthropisés en zone rurale, littorale et urbaine*. Rapport d'étude, PUCA/LAS-LARES, Rennes.
- Simon, P.-J., 1979. Aspects de l'ethnicité bretonne, *Pluriel*, 19, 23-43.
- Terrasson, F., 1988. *La Peur de la nature*, Paris, Sang de la Terre.
- Warrington, E., 1975. The selective impairment of semantic memory, *Quarterly Journal of Experimental Psychology*, 27, 2, 635-657.